Nouvelle-Orléans, 1er Avril 1902.

COMPTES-RENDUS DE L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 17 Janvier 1902.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents : MM. F. Ambrogi, Juge Emile Rost, Juge Jos. A. Breaux, Edgar Grima, L. N. Brunswig, Rév. George Harding, Ferdinand E. Larue, Charles T. Soniat, Gustave V. Soniat, Lucien Soniat et Bussière Rouen.

De nombreux invités assistent à la réunion.

A huit heures la séance est ouverte.

Lecture et adoption du procès-verbal de la réunion du 13 décembre 1901.

Le secrétaire accuse réception des Contes Normands, de Jean Revel, envoi de l'auteur.

M. Edgar Grima est prié d'en prendre connaissance.

Le Président lit une lettre de M. Hyde au sujet des conférences de M. Hugues LeRoux, annonçant que ce conférencier serait à la Nouvelle-Orléans le mardi 20 mai, et le mercredi 21 mai 1902.

M. Rouen, appuyé par M. Edgar Grima, propose que la conférence de M. Hugues LeRoux ait lieu le mardi 20 mai 1902, le soir.

Adopté à l'unanimité des voix.

M. Rouen propose de tenir la séance annuelle le même soir que la conférence de M. LeRoux, mais il retire sa proposition, la date de la séance publique annuelle devant être décidée plus tard.

L'Athénée procède ensuite au renouvellement du bureau, pour l'exercice de 1902, et sont élus

MM. Alcée Fortier, Président;

M. le Juge Emile Rost, 1er Vice-Président;

M. le Juge Joseph A. Breaux, 2nd Vice-Président;

M. Edgar Grima, sous-Secrétaire.

Ces messieurs remercient leurs collègues de l'honneur qui leur est fait et promettent tous de travailler énergigiquement pour l'Athénée.

La parole est donnée à Mme L. Augustin Fortier qui raconte d'une manière intéressante un émouvant épisode de la guerre de sécession. Ce charmant travail a pour titre: "Chronique du vieux temps—La folie aux roses" et est salué d'applaudissements.

L'Athénée, par un vote, remercie Mme Fortier.

M. Gustave V. Soniat lit ensuite un travail de lui qui est le récit des incidents se rattachant à sa première cause, comme avocat. Ce manuscrit est plein de sentiments qui font honneur à ce membre zélé de notre société.

M. le Juge Rost se lève pour confirmer les faits cités par M. Soniat.

L'ajournement est prononcé à neuf heures et demie du soir.

Séance Extraordinaire, le 23 Janvier 1902.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents: MM. Edgar Grima, Rév. George Harding, Clément Jaubert, Fortuné Jaubert, L. E. Jung, Dr. L. G. Le-Beuf, Charles. T. Soniat, Gustave V. Soniat, J. M. Vergnole et Bussière Rouen.

Ouverture de la séance à huit heures et quart du soir.

Le Président lit une lettre de M. Jules Cambon, ambassadeur de France à Washington, acceptant l'invitation que lui a faite l'Athénée de visiter la Nouvelle-Orléans. Cette lettre dit que M. l'ambassadeur arrivera à la Nouvelle-Orléans le dimanche matin, 26 janvier 1902, à 7 heures et demie.

Après discussion de plusieurs projets, l'Athénée décide d'offrir à M. Cambon une séance publique, qui lui permettra de faire la connaissance du public d'élite qui assiste toujours aux séances publiques de notre Société, et le programme suivant est choisi.

Séance à 2 heures.

Musique à l'arrivée de M. Cambon dans la grande salle.

Discours de bienvenue, M. Alcée Fortier, Président.

Musique.

Discours, M. le Juge Emile Rost.

Musique.

M. Chas. T. Soniat s'occupera du comité de réception.

MM. J. M. Vergnole, Clément Jaubert et L. E. Jung sont chargés d'inviter le Commandant Houette et les officiers du Duguay-Trouin, et M. Armand Capdevielle.

M. Fortier ira, le matin, à la rencontre de l'Ambassadeur.

M. Clément Jaubert fera décorer la salle.

M. Bussière Rouen s'occupera des invitations et des autres détails.

Après la séance du 26 janvier, M. l'Ambassadeur sera invité à boire du champagne avec les membres de l'Athénée.

M. L. E. Jung s'occupera de cette partie du programme.

Le Président est prié d'inviter l'Ambassadeur à un dîner que lui offrira l'Athénée et dont il fixera lui-même la date et l'heure.

A dix heures et demie l'ajournement est prononcé.

La Séance publique en l'honneur de M. Jules Cambon, Ambassadeur de France, a eu lieu, à la requête de l'Ambassadeur, le dimanche 26 janvier 1902, à 5 heures et demie du soir, dans la grande salle de l'Union Française, où une foule énorme s'était rendue pour acclamer l'invité éminent et distingué de l'Athénée, et écouter son éloquent discours plein d'esprit et de patriotisme.

Le programme de cette fête, adopté à la séance extraordinaire du 23 janvier 1902, a été suivi exactement ; et le public a aussi fortement goûté et applaudi le discours de bienvenue de M. Fortier, Président, et le discours de M. le Juge Rost.

Les officiers et les membres de l'Athénée, ainsi que les invités, ont été réunis d'abord dans la salle ordinaire des séances, et il y a été tenu une séance spéciale où, après suspension des règlements, M. Paul Capdevielle, le maire très estimé de notre ville, a été élu membre actif de l'Athénée à l'unanimité des voix.

Après la séance, notre société et ses invités ont été heureux de boire à la santé de l'Ambassadeur et à la prospérité de la France.

M. Cambon a répondu, de nouveau, et ses paroles sympathiques resteront à jamais gravées dans la mémoire de tous ceux qui ont eu le plaisir de l'entendre.

***

Le mercredi, 29 janvier 1902, à six heures du soir, l'Athénée offrait à M. l'Ambassadeur, un dîner intime, au Restaurant de la Louisiane, les autres invités étant MM. de Faramond, attaché naval à l'ambassade de France à Washington, M. F. Ambrogi, consul de France à la Nouvelle-Orléans, M. Armand Capdevielle et M. James Augustin.

Pendant le repas, M. Charles T. Soniat a proposé d'élire M. Jules Cambon membre honoraire correspondant de l'Athénée.

Cette proposition fut adoptée par un vote unanime.

Réunion du 14 Février 1902.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents: MM. Emile Rost, Joseph A. Breaux, F. Ambrogi, Consul de France, Clément Jaubert, Ferdinand E. Larue, Charles T. Soniat, Gustave V. Soniat et Bussière Rouen.

Ouverture de la séance à huit heures.

Les procès-verbaux des séances précédentes sont lus et adoptés.

Les différents comités chargés des préparatifs pour la réception et le dîner offerts à M. Jules Cambon, ambassadeur de France à Washington, présentent leurs rapports, lesquels sont acceptés.

Le président annonce qu'il a reçu une charmante lettre de M. Cambon, dans laquelle M. l'ambassadeur exprime ses remercîments pour l'accueil cordial qui lui a été accordé à la Nouvelle-Orléans.

Le Secrétaire lit une lettre de son Excellence l'Archevêque de la Nouvelle-Orléans, datée du 24 janvier, s'excusant, pour cause de maladie, de ne pouvoir assister à la réception de M. Cambon.

M. Fortier dit qu'il doit assister à une séance des délégués de l'Alliance Française aux Etats-Unis, laquelle sera tenue, sous la présidence de M. Cambon, à New York, le 4 mars 1902, dans le but de former le bureau fédéral des délégués de l'Alliance.

M. Charles Dittmann, présenté par M. Rouen, est, après suspension des règlements, élu membre actif.

Le Président dit qu'il croit qu'on pourrait augmenter les cadres de l'Athénée en invitant plusieurs messieurs connus à se joindre à nous.

M. Charles T. Soniat fait la motion que l'Athénée se constitue en comité pour soumettre, à la prochaine séance, les noms de messieurs qui pourraient, sur invitation, devenir membres de l'Athénée.

Cette proposition, mise aux voix, est adoptée à l'unanimité.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Séance du 14 Mars 1902.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents: MM. Juge Emile Rost, Juge Jos. A. Breaux, Edgar Grima, Clément Jaubert, Ferdinand E. Larue et Bussière Rouen.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 14 février 1902.

Ouverture de la séance à huit heures.

Le secrétaire annonce qu'il a reçu, pour le concours de 1901, trois manuscrits dont les devises sont:

1° "*In maximis tentavisse, magnum est.*"

2° "Tolérance et liberté."

3° "Il est aisé de critiquer un auteur, difficile de l'apprécier."

Les membres dont les noms suivent, sont nommés par le président et formeront le comité d'examen des manuscrits : MM. Emile Rost, Joseph A. Breaux et Edgar Grima avec le Président et le Secrétaire perpétuel ex-officio.

Après suspension des règlements, sont élus membres actifs à l'unanimité des voix : Messieurs—

Walter R. Stauffer, parrains MM. F. E. Larue et Alcée Fortier.
Dr. Félix Larue, " Emile Rost et Edgar Grima.
James Rea, " Emile Rost et F. E. Larue.
Léonce M. Soniat, " Emile Rost et Clément Jaubert.
Walter D. Denégre, " Alcée Fortier et Bussière Rouen.
Charles Janvier, " Alcée Fortier et Bussière Rouen.

Le Secrétaire donne un rapport détaillé des frais de la séance publique donnée en l'honneur de M. J. Cambon, Ambassadeur de France à Washington.

Le rapport du secrétaire est accepté.

Sur proposition de M. Bussière Rouen et à l'unanimité des voix des remercîments sont votés à l'Union Française pour le gracieux prêt de sa grande salle à l'occasion de la réception de M. l'Ambassadeur de France et de la conférence de M. Hugues Le Roux le 20 mai 1902, et de sa petite salle pour les réunions mensuelles de l'Athénée, et il est de plus décidé que le secrétaire enverra, à chaque membre de l'Union Française, deux cartes pour la conférence de M. Hugues Le Roux.

M. Fortier annonce qu'il a assisté à New York, le 3 mars, à une séance très intéressante des délégués de l'Alliance Française aux Etats-Unis. M. Cambon, Ambassadeur de France, présidait. Une Fédération a été

formée des délégués des divers comités de l'Alliance Française aux Etats-Unis et des groupes affiliés à l'Alliance Française de Paris. Le but de la Fédération est de faire connaître et aimer la France et la langue française.

M. Fortier dit qu'il a été heureux de faire savoir à l'assemblée des délégués que l'Athénée Louisianais avait été établi plusieurs années avant l'Alliance Française, dans le même but que cette société à laquelle l'Athénée est affilié.

Les officiers de la Fédération sont: M. James H. Hyde, de New York, président. Messieurs Wm. R. Harper, de Chicago, et Alcée Fortier, de la Nouvelle-Orléans, vice-présidents.

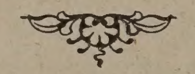
M. Gofflot, de New York, secrétaire.

M. McCook, de Hartford, trésorier.

Il y aura des congrès annuels des délégués, dont le prochain sera tenu à St-Louis à l'époque de l'Exposition de 1903.

M. Fortier croit que la Fédération qui vient d'être fondée contribuera puissamment à étendre aux Etats-Unis l'étude de la langue française.

A dix heures l'ajournement est prononcé.



LA FAMILLE FRANÇAISE.

PARIS, 18 Février 1902.

Monsieur Alcée Fortier,

à la Nouvelle-Orléans.

Cher compatriote et ami,

On est pris, dans ce Paris, par tant de besogne, que ceci n'est pas une lettre telle que je voudrais vous l'écrire. Je tiens à vous remercier des vôtres qui me sont bien chères, et pas à moi seulement, croyez-le bien.

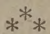
Il faut que les courants se rétablissent fortement entre personnes et groupes que l'affection, la parenté, la fraternité d'idées, la communauté de sentiments peuvent relier à travers la distance et le temps. Avec la science, l'histoire, la publicité et les inventions nouvelles, il n'y a plus de frontières dans l'espace ni dans la durée. Télégraphie, télépathie, téléphonie, — transmission des courants sans fils et sans canal, contacts universels, solidarité et unité forcées,— voilà ce dont nul ne peut se désintéresser.— Et alors, quelle utilité, quelle nécessité pour des enfants de la même famille, de la grande Famille Française,— de se remettre en relations, c'est-à-dire en échange de services comme d'affections !

Les chers parents et compatriotes du Nouveau Monde ont un champ illimité ouvert à leurs efforts et à leur développement. Ils ne sont pas plantés comme nous parmi des ruines, sur un territoire d'étendue restreinte, avec cette terrible fatalité de destruction du passé pour l'affranchissement de l'avenir. La charrue, à chaque élan, se heurte chez nous à des débris enfouis dans le sol, et il faut se battre pour garder ou prendre sa place.

Les anciennes institutions, les souches mortes, les déblais du vieux temps, les idées et les intérêts rétrogrades, arrêtent ceux qui poussent en avant; et l'on envierait parfois la bonne fortune des Français d'outre-mer, qui peuvent prendre librement du champ, en utilisant les précieuses facultés qui sont comme le patrimoine commun de la famille.

Du moins avons-nous la satisfaction de pouvoir, comme de vieux parents, fournir les données du passé, c'est-à-dire en réalité les éléments de l'avenir, et ouvrir la maison paternelle, avec tout ce qu'elle contient, aux heureux cadets qui ont essaimé au loin.

Ce sont là des convictions, des faits dont le public prend conscience de jour en jour; et c'est avec joie que je vois s'accroître cette expansion de cœur et cette ouverture d'esprit qui nous font chercher partout les membres de notre famille pour concourir en commun, même à longue distance les uns des autres, à l'œuvre de l'éducation individuelle et sociale des hommes, c'est-à-dire à la tâche de l'éducation libre.



Depuis 25 ans que je suis plus particulièrement le rétablissement des relations familiales entre Français *des deux côtés de l'eau*, c'est surtout avec nos frères de l'Amérique du Nord que j'ai eu les occasions et le plaisir de jouer le rôle de compatriote et parfois celui de cousin ou d'oncle.

Mais vous savez combien nous étions désireux, dans nos groupes de la Mère-patrie, de raviver les amitiés, les sympathies chaleureuses qui se sont transmises entre les fils de France en France et les créoles de la Louisiane, descendants des anciens colons de votre admirable patrie d'adoption.

Ayant eu la satisfaction de vous recevoir ici en 1900, et sachant quelle tâche considérable vous a incombé dans la perpétuation des traditions, des facultés, des ressources inappréciables de la famille française dans les Etats-Unis du Sud, nous nous sommes réjouis de vous demander d'être l'interprète de nos souvenirs et de nos vœux fidèles.

S'il est vrai que dans une immense confédération humaine, dans un *alliage* de tous les éléments nationaux déversés d'Europe en Amérique, il importe à chacun de ces éléments comme à l'alliage lui-même que ses propriétés diverses, sa valeur particulière, ses qualités les plus avantageuses soient non seulement conservés mais développés,—comment ne pas souhaiter pour l'avantage même de la grande République que toutes ses nations constitutives y figurent avec le maximum de leur force productrice ?

Or pourquoi l'élément français, agent le plus ancien, le plus général de la civilisation en Europe, devant pour les besoins de cette civilisation même garder son importance dans la vie du Nouveau Monde,—ne serait-il pas apprécié d'un côté de l'Atlantique comme de l'autre ? C'est travailler pour les Etats-Unis que mettre en valeur les groupes de population dont ils se composent, et former leur génie de tous les génies puissants de l'ancien monde. C'est fortifier et féconder les diverses familles, que leur fournir les moyens de production qui répondent à leur nature même. Et quel instrument de travail plus nécessaire à des êtres pensants que la langue même dans laquelle se formule leur pensée ?

La langue française, indispensable à des Français pour *faire valoir* leurs qualités propres, n'est-elle pas en même temps, pour les hommes d'autres pays, un utile instrument d'étude, de progrès, de création intellectuelle ?

Cela, grâce au rôle qu'elle a joué dans le monde, comme une des héritières du latin et du grec, ces outils si longtemps nécessaires et utiles encore au travail du cerveau humain et à l'action du cœur humain ?

***

Telles sont les conclusions que nous ne cessons de présenter afin de justifier la mission que se donne la Société *l'Alliance Française*, et afin d'appuyer nos parents des colonies et de l'étranger dans leurs efforts pour garder et étendre le domaine de notre langue.

Ayant contribué à constituer une section de *l'Alliance* dans le 8me Arrondissement de Paris, j'ai été récemment engagé à faire un exposé de ces conclusions spécialement pour les Etats-Unis ; car cette section s'attache de préférence aux questions intéressant les Français d'origine en Amérique.

J'ai tenu à faire plus spécialement porter mes explications sur ce qui concerne la Louisiane, où la prochaine exposition universelle est projetée et où la famille française a des traditions si nobles, une valeur si grande, un passé et un avenir si glorieux.

C'est devant un auditoire d'élite et cependant nombreux, en présence de M. l'Ambassadeur des Etats-Unis et de votre—de notre excellent et éminent compatriote M. Vignaud, que j'ai eu la joie de constater non seulement l'accueil tout sympathique fait à nos idées, mais les sentiments chaleureux manifestés pour les Français de la Louisiane, dévoués citoyens de la grande République.

Votre nom, plusieurs fois rappelé,—vos observations et vos travaux cités,—la communauté d'origine avec les Canadiens,— l'histoire passionnante de votre patrie Louisianaise et de ses héros,— les exemples de vaillance

fournis par ceux qui inauguraient l'indépendance de l'Amérique dès 1768 et l'idée de la République huit ans avant le grand effort des Etats du Nord,—les dons brillants qui caractérisent la famille créole et ses enfants,—la diversité et la valeur des talents qui ont continué à faire briller la société et la culture françaises des bords du Mississippi comme de celles des bords du St. Laurent,—voilà ce que nous avons entendu applaudir avec tant de force et d'insistance que la même pensée nous venait à tous : "Quel dommage qu'un groupe des parents et amis de là-bas ne soit pas ici !"

Du moins ai-je voulu vous dénoncer ces manifestations tout élogieuses et affectueuses du 24 février courant.

Et hier, à *l'Alliance Française*, j'ai été heureux de rappeler les titres de nos compatriotes Louisianais à notre reconnaissance et à nos témoignages de fidèle souvenir. Je pense que vous en recevrez avis et je revendique ma complicité, sinon ma culpabilité dans les communications qui seront faites.

Veuillez donc être mon interprète auprès de vos collègues de l'Athénée, des institutions, sociétés, œuvres et publications dont l'esprit, dont l'âme est la même. C'est l'âme française, toujours prête à vibrer, et ne paraissant parfois faiblir ou s'éteindre que pour se ranimer, pour donner lumière et chaleur plus bienfaisantes.

Je suis tout heureux de collaborer avec vos chères publications, où le français réjouit le regard de compatriotes, comme une musique qui charmerait à la fois les yeux et les oreilles. Merci, merci des exemplaires que vous m'avez envoyés. Ils seront toujours les bienvenus, et distribués à vos amis d'ici et à des Français qui se souviennent. Croyez qu'il n'en manque pas.

Ne manquez pas, je vous en prie, de nous adresser les amis et les concitoyens qui viendraient en France. Chez nous, c'est chez eux.

Acceptez nos hommages respectueux pour les gracieuses et distinguées personnes de la société créole que nous sommes flattés ici de considérer comme des cousines, et dont l'éloge a été accueilli avec la plus vive sympathie dans l'assistance gracieuse du 24 février. Acceptez encore nos vœux pour les chers compatriotes, leur bonheur et leurs succès mérités, avec l'expression de mes sentiments tout affectueux pour vous.

L. HERBETTE.

ELIZABETH À CORFOU.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I.—ELIZABETH, l'Intendant, MATHILDE.

(Dans un grand salon du Palais.)

Elizabeth, à l'Intendant.

Puisqu'il faut à tout prix quitter cette demeure,
J'ai fixé mon départ à demain de bonne heure.
Ayez soin, dès ce soir, d'affréter mon bateau.

L'Intendant.

Si Madame attendait que le temps fût plus beau ?

Elizabeth.

Peu m'importe le temps..qu'il soit calme ou qu'il vente,
Je partirai ! la mer jamais ne m'épouvante.
Veillez à ce que rien ne cause du retard ;
Je veux au point du jour opérer mon départ
Pour Malte et pour la France. Avant tout, je dois dire
Que j'irai ce soir même à bord de mon navire
Coucher dans mon hamac....En fait de provisions,
Ne mettez presque rien. Je ferai deux stations
Pendant la traversée.

L'Intendant.

Il est bon que je sache
Madame, quels seront vos endroits de relâche,
Pour adresser la poste à votre Majesté.

Elizabeth.

Je compte voyager avec rapidité ;
Nulle part bien longtemps nous ne ferons escale ;
En tout cas, à Marseille adressez-moi la malle.
Je dois y débarquer à peu près dans trois jours....
J'ai quelque chose à voir sur mon nouveau parcours.
Nous laisserons au Nord la presqu'île italienne
Pour toucher Malte ; et puis Marseille, Paris, Vienne,
Seront mes points d'arrêt. Je compte bien demain
Coucher à la Valette. Après demain matin,
Aux premières clartés, mon bateau s'appareille,
Et d'une seule étape, il me jette à Marseille.
De là, le train rapide, à moins d'autre malheur,
Me transporte à Paris où j'embrasse ma sœur,
Et je pars pour Schœnbrunn en traversant la Suisse.
J'admire ce pays où tout est précipice ;
De courir ses vallons, je ne puis me lasser ;
Mais, hélas ! cette fois, je n'y fais que passer.
Un jour, j'y reviendrai ! Depuis longtemps je rêve
De voir les bords fameux du beau lac de Genève
Ses jolis environs, les bosquets pleins d'étangs.
Encor plus que le sol j'aime les habitants :
Race aux simples foyers, laborieuse et fière,
Folle d'indépendance, à tous hospitalière ;
Race de montagnards au visage d'amis.
Que ne puis-je habiter ce merveilleux pays ?
Je ne pourrai pas même en ma course pressée
Saluer le mont Blanc à la cime glacée.
En découvrant au loin les pics du Saint Gothard,
Je leur dirai sans doute : " Au revoir ! à plus tard ! "

Ce voyage rapide où j'entraîne ma suite
Au travers de l'Europe, aura l'air d'une fuite ;
Et le monde en voyant mes arrêts aussi courts,
Dira qu'Elizabeth vagabonde au long cours.
Le monde a bien le droit de dire ce qu'il pense,
Même quand il se trompe, avec indifférence....
Mais je vous retiens trop : puisque je pars ce soir,
A nos préparatifs vous avez à pourvoir.

L'Intendant.

Les apprêts sont finis et ne sont plus à faire.
Votre Majesté peut vers le débarcadère
Se faire accompagner ; un bateau vous attend.

Elizabeth.

Déjà ! c'est bien, Monsieur ; je pars dans un instant.
Allez presser mes gens.
(à Mathilde.) Appelez ma servante.

Scène II.—Elizabeth seule.

Elizabeth, regardant par la fenêtre.

Le temps est vraîment sombre, et par moments il vente..
Ce vent n'est point mauvais, car il souffle de l'est ;
Nous pourrons naviguer quand même avec du lest.

Scène III.—Elizabeth, Jeanne.

Elizabeth.

Jeanne, qui donc habite en cette humble chaumière ?

Jeanne.

Madame, excusez-moi, mais c'est une sorcière.

Elizabeth.

Ah ! ah ! une sorcière ! et tu la connais bien ?
Elle sait l'avenir ?

Jeanne.

Elle m'a dit le mien.

Elizabeth.

Pourrais-tu me l'apprendre ?

Jeanne.

Il faut que je le cache,
Puisque c'est l'avenir !

Elizabeth.

Tu crains tant qu'on le sache !

Jeanne.

Il vaut mieux l'ignorer.

Elizabeth.

Jeanne, tu me fais peur !
Est-ce que la sorcière annonce du malheur ?
Parle....

Jeanne.

Permettez-moi, princesse, de me taire ;
Peut-être en me taisant je pourrai vous déplaire,
Mais en vous disant tout, tout ce qu'elle m'a dit,
Je ne ferais pas mieux.

Elizabeth.

Eh bien, cela suffit :
Le peu que tu m'apprends n'augmente pas ma joie.
Cette sorcière, Jeanne, il faut que je la voie.

Jeanne.

On peut la voir d'ici, quand le temps est plus beau,
Assise sur le seuil et tournant le fuseau ;
Toujours filant, filant ; on dirait que sa laine
N'est jamais épuisée. Elle regarde à peine
L'allure du passant. Encor plus que ses doigts,
Sa lèvre est agitée. On l'entend quelquefois
Murmurer certains mots ; encore est-ce bien rare ;
De ses prédictions on la dirait avare.

Elizabeth.

Devine-t-elle bien ?

Jeanne.

Je n'en puis plus douter.

Elizabeth.

S'il n'était pas si tard, j'irais la consulter.

Jeanne.

A venir au palais voulez-vous qu'on l'invite ?

Elizabeth.

Oui.

Jeanne.

Je vais la prier de venir au plus vite.

SCÈNE IV.—ELIZABETH seule.

Elizabeth.

Que veut dire ce zèle et cet air empressé ?
Si j'appelle, on accourt, mais le regard baissé,
Bouche close. Je parle : on m'écoute en silence ;
Si l'on répond d'un mot, c'est un mot de prudence.
Mes serviteurs choisis se défieraient de moi ?
Je sens qu'on me surveille et j'ignore pourquoi !
Je vis dans une sombre et pénible atmosphère
Où tout me déconcerte et me laisse un mystère.
Si je veux l'éclaircir, tout mon effort est vain,
Et mon désir déçu redouble mon chagrin,
Devant quelqu'un des miens, ma raison affaiblie
Aurait-elle donné des signes de folie ?
J'y pense avec stupeur ! je suis d'une maison
Où l'on vit trop souvent chanceler la raison ;
Je crains que l'affreux mal des aînés de Bavière
N'abatte, avec le temps, la dynastie entière.

SCÈNE V.—ELIZABETH, la Comtesse.

Elizabeth, feignant de parler à plusieurs.

Cet empressement m'a l'air d'un faux entrain ;
De loin on me regarde, on prend un front chagrin :
A tous mes serviteurs mon mal se communique.
Pourtant à le cacher jour et nuit je m'applique ;
Je réussis parfois, en dépit de mes sens,
A paraître sereine au regard de mes gens.
Mais dans mes yeux voilés sans doute ils ont pu lire
Que mes jours sont des deuils et mes nuits un martyre.
Si je voyais chez moi des hôtes souriants,
Je pourrais mieux chasser des souvenirs troublants.

La Comtesse.

Il est des cas, Madame, où c'est chose impossible
De bien dissimuler sa tristesse invincible.

Elizabeth.

Oui, je dois convenir qu'il est bien plus aisé
De feindre un grand chagrin.

La Comtesse.

Il faut un front osé,
Comme on en voit fort peu.

Elizabeth.

Tout se voit sur la terre;
L'esclave qui sert bien n'est pas toujours sincère.

La Comtesse.

Pourtant, si c'est sur nous que portent vos soupçons,
Je les crois erronés....Madame, nous servons
Bien mal, mais librement; pas comme des esclaves
Enchaînés au devoir par le fer des entraves;
Car nous ne sommes pas des esclaves romains.

Elizabeth.

Le service est bien fait; j'ai tort quand je me plains.

La Comtesse.

Nous servons! Oui, je sers au lieu d'être servie;
Je puis à ce métier dilapider ma vie,
Toute ma liberté, le plus précieux bien;
Vous me devrez beaucoup, je ne vous devrai rien.
Résolue à garder ce parti dur et sage,
Je puis servir longtemps, Madame, avec courage,
Si notre commun Maître en est du moins d'accord.
Parfois j'agirai bien, et parfois j'aurai tort;
Vous saurez m'excuser et vous montrer contente;
A ce prix seulement, je reste gouvernante....
Mais pas esclave!

Elizabeth.

Eh bien! a-t-on jamais pensé
A vous asservir?

La Comtesse.

Non! ce serait insensé!
Un mot dans mon discours, échappé par mégarde,
A pu vous offenser; mais souvent je bavarde

Sans réfléchir assez, prête à retirer tout
Ce qui peut vous choquer et vous pousser à bout.
Oui ! vous méritiez mieux : j'admire votre zèle,
Et vous restez pour moi la Comtesse fidèle !

La Comtesse.

Madame, jusqu'ici j'en eus l'ambition :
Il me faut revenir de cette illusion ;
J'en gémis, je m'en veux de m'être ainsi déçue.

Elizabeth.

Non ! l'erreur est mon fait ; excusez ma bévue.
Si vous me sacrifiez et bonheur et repos,
Vous saurez bien de plus oublier quelques mots
Malheureux de ma part....injustes ! quand j'y pense,
Je ne puis m'excuser d'une pareille offense.
Ai-je bien pu vouloir vous blesser aussi fort ?

La Comtesse.

Pas délibérément.

Elizabeth.

N'importe, j'eus grand tort ;
J'en ai honte ; j'en ai la contrition amère.

La Comtesse.

Mais votre Majesté maintenant s'exagère
Ce qui fut un oubli. Madame, on ne veut pas
D'un mot un peu piquant vous faire un si grand cas.

Elizabeth.

De moi-même, à présent, je suis fort mécontente ;
Mais à me corriger je serai vigilante,
Et ne vous blesserai plus ; je le promets bien.

La Comtesse.

Vous vous lamentez trop pour un défaut de rien.

Elizabeth.

Mais le moindre défaut peut devenir un vice.
Je ne vaux pas les gens qui sont à mon service !
Au lieu d'encourager leur noble dévouement,
Je leur montre un front dur et les blâme souvent.
Sans doute aux yeux de Dieu, je suis bien criminelle.
Comtesse, de ce pas je vais à la chapelle

Implorer du Seigneur mon pardon à genoux ;
Suppliez Dieu pour moi, je le prierai pour vous. (*Elle sort.*)

La Comtesse,

(*à part*) Sérait-ce le moment ?

SCÈNE VI.—La Comtesse, l'Intendant.

La Comtesse.

Voici notre économe
Qui revient essouflé de la chasse au fantôme.
L'avez-vous aperçu ?

L'Intendant.

Je n'ai rien découvert ;
En suppositions mon jugement se perd ;
Je suis persuadé qu'Elizabeth se leurre
Et qu'elle n'a rien vu.

La Comtesse.

Vous saurez tout à l'heure ! (*Il sort.*)

SCÈNE VII.—La Comtesse, MATHILDE, THÉRÈSE, ANNE.

Thérèse.

Comtesse, pensez-vous qu'on va se mettre en mer ?

La Comtesse.

C'est sûr ! on vous l'a dit ; et je vois à votre air
Que vous laissez Corfou sans peine et sans contrainte.

Mathilde.

Dans mon contentement il n'entre point de feinte ;
J'exulte de quitter cette île et ce palais.

La Comtesse.

On y jouit pourtant d'une bien douce paix.

Mathilde.

A Corfou, que la mer a séparé du monde,
La vie est trop unie et la paix trop profonde
Pour un cœur de vingt ans. Ce qu'il faut à ce cœur
C'est Schœnbrunn et la cour, le plaisir et l'honneur.
Il est si beau de voir, aux brillantes soirées,
Un choix de gens polis dans les salles dorées !
Chacun y cherche à plaire, et dans ce grand tournoi,
Pourquoi quelques lauriers ne seraient pas pour moi ?

La Comtesse.

Des lauriers? pauvre enfant, vous en verrez sans doute ;
Ne les cueillez pas tous....il en est qu'on redoute ;
Vous le saurez trop tôt ; et peut-être qu'un jour,
Déprisant vos lauriers, et maudissant la cour,
Vous viendrez en cette île exhaler votre peine....
Sortons; j'entends les pas de notre Souveraine. (*On sort.*)

SCÈNE VIII.—ELIZABETH seule.

Elizabeth.

Que peut-on me cacher si ce n'est un malheur ?
La mort de mon époux ou celle de ma sœur?
A qui veut m'épargner un coup brusque et funeste,
Il convient de montrer la force qui me reste.
Je demande au Seigneur dont j'invoque le nom
De me prêter sa grâce en cette occasion.
Pour quel motif craint-on de me laisser connaître
Un malheur que je sens? Ah! vous croyez peut-être
Que je vais sangloter ou me tordre les bras!
Du moins si je le fais, vous ne le verrez pas!
Puisqu'on feint avec moi, je puis feindre aussi bien ;
Je pleurerai plus tard, quand vous n'en saurez rien ;
Je choisirai le temps et le lieu favorable.

SCÈNE IX.—ELIZABETH, La Comtesse.

La Comtesse.

Madame, on nous a dit qu'il serait préférable
D'attendre un jour de plus avant de s'embarquer.

Elizabeth.

Déjà mon Intendant me l'a fait remarquer ;
Mais vous me connaissez : j'en veux faire à ma tête,
Et j'embarque ce soir. J'aime assez la tempête
Pour dormir ou veiller : veiller probablement.

La Comtesse.

Mais le vent est bien fort.

Elizabeth.

Que m'importe le vent ?

Demain, au point du jour, nous cinglerons vers Malte.
J'y veux mettre à profit les courts instants de halte ;
Car cette île rocheuse, où j'accoste en passant,
N'est pas de tous mes buts le moins intéressant.

La Comtesse.

De ce rocher fameux l'histoire vous attire,
Et sur des murs croulants vous comptez la relire.

Elizabeth.

Oui, relire l'histoire ! une histoire plutôt....
Dont nombre de savants cherchent le dernier mot.
Malte, paraît-il, garde un spécimen unique
D'une langue oubliée, une tablette antique,
Couverte d'écriture. On ignore le sens
Sous ces traits inconnus recélés si longtemps.
En lisant sans comprendre, on sent une prière,
On entend comme un cri : c'est le cri d'une mère,
Qui, le cœur déchiré, des larmes dans les yeux,
Accourt en suppliante au temple de ses dieux,
Embrasse leurs autels, en demandant la vie
D'un fils, qui, sous le coup d'une âpre maladie,
Succombe adolescent ! Cette immense douleur,
S'exhalant du granit, rappelle certain chœur
D'Euripide ou Sophocle. Elle est plus vive encore !

La Comtesse.

Qui donc en fut victime ?

Elizabeth.

On le cherche ; on l'ignore.

La Comtesse.

Madame, dans ce cas, laissez les érudits
Sur cette vieille énigme aiguiser leurs esprits,
Mais épargnez au vôtre une pénible étude.
Du travail excessif la fatale habitude
Vous nuira quelque jour.

Elizabeth.

Vous désapprouvez tout.

La Comtesse.

En voulant vous servir j'ai blessé votre goût.

Elizabeth.

Sans doute, à ce projet d'une nature étrange,
Vous pensez qu'à la fin ma tête se dérange
Sous le coup prolongé du terrible malheur;
Que mon sens affaibli m'induisant en erreur,
Me fait haïr parfois tout dessein raisonnable,
Pour choisir à l'aveugle un parti misérable.
Le sort, qui me poursuit de son inimitié,
Me rend aux yeux du monde un objet de pitié.
Celle qui porte au cœur sa plaie encor béante
Et ne veut que l'oubli, n'est qu'une extravagante,
Passant par mille endroits, mécontente partout,
S'arrêtant seulement quand sa force est à bout.

Scène X.—Les mêmes, la Portière.

Elizabeth, continuant.

Je pense qu'on me plaint.

La Comtesse.

Voici notre portière.

Elizabeth,

Voyons ce qu'elle veut.

La Portière,

Madame, une sorcière
A tout prix veut vous voir.

Elizabeth,

Tel est bien mon désir.
Retournez donc vers elle, et faites la venir.

Scène XI.—Elizabeth, la Comtesse.

La Comtesse.

Devenez-vous crédule et superstitieuse?

Elizabeth,

Vous vous trompez; je suis simplement curieuse;
Je ne crois point la vieille.

La Comtesse.

Alors, pourquoi vouloir
Qu'elle vienne au palais?

Elizabeth.

Pour l'entendre et la voir !
Car elle éveille en moi mainte réminiscence,
Maint souvenir lointain de mon adolescence.
Mais ne vous ai-je pas raconté qu'une fois
Je fus avec mes sœurs, au milieu d'un grand bois,
Consulter une femme au sujet de ma vie ?
Dans son art, j'aperçus peu de sorcellerie,
Mais beaucoup de raison. Dire que les malheurs
Sont ordinairement compagnons des grandeurs ;
Est-ce de la magie ou bien de la sagesse ?
Cet avis nous déplut. Notre folle jeunesse
Ne rêvait que succès. Notre œil fut plus frappé
D'un visage farouche et d'un habit râpé
Que d'un oracle d'or. La vérité commune
Est souvent repoussée. Hélas ! quand l'infortune
Malgré tout la rappelle, on n'a plus ce mépris ;
On s'en veut, mais trop tard, de n'avoir pas compris
Qu'il faut s'attendre à tout.

SCÈNE XII.—Les mêmes, la Sorcière.

Elizabeth.

Voici notre sorcière.
Elle ressemble assez à celle de Bavière.
Eh bien ! ma bonne femme, auriez-vous la bonté
De satisfaire un peu ma curiosité ?
Je pars dans un instant pour un lointain voyage :
Dites-moi, dois-je craindre un écueil, un naufrage ?
Vous savez l'avenir, parlez.

La Sorcière.

Le vent est fort
Et le voyage est long.

Elizabeth.

Dois-je y trouver la mort ?
Vous ne répondez pas ? faut-il que je m'expose ?

La Sorcière.

Non.

Elizabeth.

Quand faut-il partir ?

La Sorcière.

Quand le vent se repose.

Elizabeth.

Demain, dites-vous ?

La Sorcière.

Oui.

Elizabeth.

J'écoute ce conseil :
Nous partirons demain, au lever du soleil.
Je puis donc, sans danger, risquer la traversée ?

La Sorcière.

Non.

Elizabeth.

Vous vous en allez ?

La Sorcière.

Je suis un peu pressée.

Elizabeth.

Comtesse, suivez-la, donnez-lui son paiement.

La Comtesse.

Elle n'en prend jamais.

Elizabeth.

Jamais !

La Comtesse.

Absolument.

Elizabeth.

Qu'on lui fasse un cadeau.

La Comtesse.

C'est encore inutile,
Madame ; vous n'avez qu'à la laisser tranquille.

SCÈNE XIII.—Les mêmes, moins la Sorcière ; des pêcheurs de l'île.

Elizabeth.

Quels sont ces étrangers ?

La Comtesse.

Madame, ces pêcheurs
Viennent vous saluer.

Elizabeth.

Aimables visiteurs,

Votre amitié m'est chère et me charme et m'enchante.
Puissiez-vous être heureux, et moi reconnaissante !
Je sais qu'on a du cœur à votre dur métier ;
Jamais Elizabeth ne pourra l'oublier.
Je suis impératrice et je règne en Autriche....
Sans doute, à vos regards, je suis puissante et riche ;
Mais, n'importe, je suis plus malheureuse encor !
Oui, malheureuse à Vienne, auprès d'un grand trésor ;
Malheureuse à Corfou, dont l'effrayant silence
Trompe trop faiblement mà trop vive souffrance ;
Malheureuse partout ! Un cruel souvenir,
Qu'un cœur de roc, de fer, ne pourrait soutenir,
S'attache à tous mes pas. Mais n'est-ce pas un songe
Qui dans le noir chagrin sans cesse me replonge ?
C'est un drame réel ! Oui, pêcheurs, mes amis,
Prenez pitié de mòi. Sous vos humbles habits
Se cache du bonheur. Sous mes atours de reine,
Je porte un cœur meurtri, tout brisé par la peine.
Pour trouver dans ma vie un jour de vrai bonheur,
Il me faut remonter, à travers ma douleur,
Plus de trente ans d'épreuve. Un jour je fus heureuse
En me berçant d'espoir ! Espérance trompeuse,
Qui de loin me montra l'avenir tout en or,
Espérance importune et qui m'abuse encor,
Mais qui n'apporta rien à la vive princesse
Qui la salua tant aux jours de sa jeunesse !
Oh ! ces jours sont lointains, et surtout bien finis....
Dans un drame sanglant ! Pêcheurs, j'avais un fils,
Un seul fils ! que j'aimais à l'égal de ma vie.
Eh bien ! je l'ai perdu ! dans le sang, la folie !....
Voilà mes souvenirs ! J'ai fui sur ce récif
Où ma douleur est libre et mon tourment moins vif ;
Où j'attends à présent un coup qui me finisse.
Connaissez à ses pleurs la triste impératrice

Qui revient chaque été sur vos rochers fleuris
Oublier de grands deuils et des êtres chéris.
Vos bords mouvementés et votre humeur joyeuse
N'ont jamais su déplaire à mon âme rêveuse.
Ici, le cœur se calme et la douleur s'endort,
Et l'on vit sans alarme en pensant à la mort.
Cette mort que partout l'on proclame cruelle,
Qu'a-t-elle de si dur ? et quel mal nous fait elle ?
Le coup qu'elle nous porte, elle aussi le guérit.
Je compte sur la mort où tout malheur finit,
Au moins sur cette terre. Et si Dieu m'est propice,
Je compte sur le ciel pour obtenir justice.
On dit bien que notre âme, au sortir d'ici-bas,
Peut trouver un grand mal, mal qui ne finit pas,
Un enfer éternel, qu'un Dieu juste et sévère
Créa pour châtier les méchants de la terre ;
Mais après tant d'épreuve et tant de jours mauvais,
Je crois que le bon Dieu me réserve la paix.

SCÈNE XIV.—Les mêmes, la Portière.

La Portière.

Madame, un inconnu vous attend à la porte,
Pour vous remettre en main les lettres qu'il apporte.

Elizabeth.

Allons le recevoir. Que peut-il m'annoncer ?

SCÈNE XV.—La Comtesse, MATHILDE, THÉRÈSE, ANNE.

La Comtesse.

Quel coup inattendu ! j'aurais dû me presser
De lui révéler tout. J'ai manqué de courage
Pour m'acquitter à temps de cet affreux message.
Maintenant, c'est trop tard ; il faut qu'un étranger
Remplisse ce devoir. Ah ! je pense au danger
Que court l'impératrice en cette circonstance :
Atterrée, elle va tomber sans connaissance.

Peut-être sous l'effet d'un coup aussi subit,
Va-t-elle se troubler jusqu'à perdre l'esprit ;
Péril trop ordinaire aux ardentes natures.
Et d'un autre côté, quand d'anciennes blessures
Vont toutes s'éveiller et toutes se rouvrir,
La pauvre Elizabeth, du choc, pourrait mourir.
Peut-elle supporter une douleur si vive ?
Vous qui pouvez, Mathilde, allez voir . . . .

Mathilde.

Elle arrive !

SCÈNE XVI.—Les mêmes, ELIZABETH.

Elizabeth.

Ainsi, c'est décidé, nous partons dès ce soir
Pour cette heureuse cour qu'on aime tant revoir.
Aussitôt mon départ, qu'on suspende aux murailles
Le crêpe et le velours des jours de funérailles.
Vous m'avez entendue, et vous pouvez sortir
Pour finir vos apprêts, car nous allons partir.

La Comtesse.

Faut-il vous laisser seule ?

Elizabeth.

Oui, je viens de le dire,
J'ai reçu des journaux et je vais les relire.
(*à part.*) Je m'en garderai bien !
Sortez tous, sortez tous.
J'ai besoin d'être seule un moment. Hâtez-vous ;
Ne perdez aucun temps, nous partons dans une heure ;
Car j'ai bien hâte aussi de fuir cette demeure.

SCÈNE XVII.—ELIZABETH seule.

Elizabeth.

Allez ! je n'aime guère à partager mes maux.
Je suis seule. Faut-il déchirer ces journaux ?
Ou bien faut-il crier ? que dois-je dire ou faire ?
Le Seigneur l'a voulu ! Je souffre sur la terre,

Et ma sœur est au Ciel ! oh ! l'éternel revoir !
Je me sens défaillir et ne peux point m'asseoir ;
J'ai la tête alourdie, et le front tout en nage.
Que ne puis-je verser la larme qui soulage !
Tous mes nerfs sont tendus et mon cœur bat le trot.
Si je pouvais pleurer ! Mais, hélas, c'est trop tôt.
O ma Sœur ! il me faut dévorer sans mot dire
Le chagrin qui m'oppresse et me met au martyre.
J'ai le cœur écrasé par des regrets si lourds.
Que n'ai-je devancé mon départ de cinq jours !
Je serais arrivée au terme du voyage,
A temps pour l'embrasser et revoir son visage.
La mort a tout détruit, ne laissant de ma sœur
Qu'un anneau conjugal et des objets d'horreur.
Je ne verrai donc plus ton aimable sourire,
Ton regard expressif et qui savait tout dire ;
Tes chants que j'écoutais avec émotion,
Tes récits, tes conseils, ta conversation,
Tout s'est évanoui dans un affreux supplice.

SCÈNE XVIII.—ELIZABETH, JEANNE.

Jeanne.

Un jeune Corféen veut voir l'Impératrice.
C'est un petit chanteur, orphelin sans appui.

Elizabeth.

Je suis plus malheureuse et plus pauvre que lui :
J'ai besoin de l'entendre. Introduisez-le, vite! (*Jeanne sort.*)
Ah ! s'il pouvait calmer l'orage qui m'agite !

SCÈNE XIX.—ELIZABETH, le petit Corféen.

Elizabeth.

Chante, mon cher enfant, de ta plus douce voix,
Un air plaintif et lent, pour tromper mes effrois.
Tiens ! prends cet écu d'or ! je veux payer d'avance
Tout le bien qu'aujourd'hui j'attends de ta romance.
Commence, mon garçon.

Le Petit Corféen.

Avez-vous entendu,
Madame, la chanson de l'Aveugle perdu ?

(Elizabeth fait un signe négatif.)

Le Petit Corféen.

Annonçant — "L'AVEUGLE PERDU."

I.

Sur un coteau glacé, dans l'aride bruyère,
J'ai perdu mon chemin.
La plaine aux alentours est morne et solitaire,
Et j'erre à l'incertain.

II.

Depuis deux jours je marche, et dans l'affreux silence,
Je n'entends que mes pas.
Depuis deux jours je marche, et je crois que j'avance,
Mais je n'arrive pas.

III.

La fatigue m'accable et la soif me tourmente ;
Je vais mourir de faim.
Où sont donc les mortels ? ce silence épouvante !
J'appelle, mais en vain.

IV.

Au bon milieu des mers, quand la nuit est venue,
Les marins confiants
Retrouvent leur chemin en inspectant la nue.
Heureux sont les voyants !

V.

Quand je regarde en haut pour chercher une étoile,
Mon ciel est ténébreux ;
Je sens la nuit partout ; je sens qu'un épais voile
Me recouvre les yeux.

VI.

Ici, j'attends la mort ; et quelle mort affreuse !
La mort à petit feu.
Je vois ! je vois un Ciel ! où la vie est heureuse :
Ce n'est pas le ciel bleu !

Elizabeth.

Qu'advint-il à l'aveugle égaré, solitaire ?
Reçut-il du secours ? périt-il de misère ?
Il dut mourir de faim, de soif et de froid.

Le petit Corféen.

Non,
Madame ; laissez-moi terminer ma chanson.

VII.

Des loups sortis du bois pendant la nuit obscure
Trouvèrent étendu
Dans l'herbe un corps sans force ; il firent leur pâture
De l'aveugle perdu !

Elizabeth.

Voilà de l'imprévu ! c'est ainsi dans la vie :
Le plaisir est vulgaire et le malheur varie.

SCÈNE XX.—ELIZABETH, la Comtesse.

Elizabeth.

Tout le monde est donc prêt ?

La Comtesse.

Avant notre départ,
Madame, j'ai besoin de vous parler à part.

Elizabeth.

Pour une affaire grave ?

La Comtesse.

Oui, grave et bien fâcheuse.
Quand vous aurez appris cette nouvelle affreuse,
Madame, je crains bien qu'on ne puisse, ce soir,
S'embarquer......
......Comme il vente ! et que le ciel est noir !

Elizabeth.

Il fait noir ! Est-ce là cette affaire importante ?

La Comtesse.

Non ; je n'ai pas fini : le reste m'épouvante !

Elizabeth.

Vous avez commencé, Comtesse, il faut finir.

La Comtesse.

A peine, devant vous, si je puis me tenir.

Elizabeth.

Bon courage !

La Comtesse.

Je crains de vous porter, Madame,
Un coup par trop cruel, qui vous déchire l'âme.

Elizabeth.

C'est effrayant! quand même arrivez jusqu'au bout;
Je crois qu'en ce moment je puis supporter tout.
J'ai trop d'expérience! à ce nouvel orage,
Je puis résister mieux et faire bon visage.
Ainsi, rassurez-vous.

SCÈNE XXI.—Les mêmes, MATHILDE, THÉRÈSE, ANNE.

Elizabeth.

Arrivez, mes enfants,
Car nous allons descendre au port sous peu d'instants.
à la Comtesse : Comtesse, hâtez-vous d'achever votre histoire.

La Comtesse.

Madame d'Alençon de si douce mémoire
N'est plus de notre monde! elle a succombé! Dieu
A permis qu'elle fût la victime du feu.

Thérèse.

Quelle terrible fin!

Elizabeth.

Le Seigneur est le Maître:
A tout ce qu'il ordonne il faut bien se soumettre.

La Comtesse.

Que Dieu daigne écouter ce langage chrétien!

Elizabeth.

Cachez-moi des détails que je connais trop bien,
Et qui me font frémir! Je me suis préparée
A ne point regimber sous la Main adorée;
Mais mon cœur agonise. Avons-nous donc commis
Un crime irrémissible? et sommes-nous maudits
Sans le savoir! Malgré mon instante prière,
Dieu frappe coup sur coup les princes de Bavière.
A qui veut-Il donner la dernière leçon?
Elle s'adresse à moi plus qu'au duc d'Alençon....
Est-il vrai? pauvre sœur, étais-tu destinée
A périr dans le feu? Duchesse infortunée,

Que l'on croyait heureuse ! Ah ! qui pouvait prévoir
De tes jours si sereins l'épouvantable soir ?
Eh quoi ! l'œil des mortels, fier de sa clairvoyance,
Ne peut voir un abîme à deux pas de distance !
Vraiment, à nous frapper le malheur a beau jeu.
Que me réserve-t-il ? l'eau, le fer ou le feu ?
Le feu fut pour une autre ! alors, c'est l'eau sans doute.
Eh bien, partons en mer ! tout ce que je redoute
Aujourd'hui, c'est la paix, le calme, le repos.
J'ai besoin, je le sens, du mouvement des flots.
Partons !

La Comtesse.

Il fait nuit noire et la mer est vilaine.

Elizabeth.

Partons !

La Comtesse.

Mais le sommeil calmerait votre peine.

Elizabeth.

Dormir ? Comment dormir quand on meurt de chagrin ?

La Comtesse.

Ne partez pas ce soir ; attendez à demain.

Elizabeth.

Partons ! ce soir ! allons ! de toute sa voilure,
Que mon bateau bien loin m'emporte à l'aventure !
Ce lieu-ci sent la cendre, et dans ses murs brûlants,
Je ne puis respirer ni rester plus longtemps.
Que m'importe la nuit et toutes ses ténèbres !
Je suis faite aux horreurs, car j'en ai jusqu'aux lèvres !
Que m'importent les vents ? les houles de la mer ?
Se défier des flots, pour tomber sous le fer ?
Vantez-moi cet effet de toute ma prudence.
Je ne puis, sans bouger, dévorer ma souffrance :
Elle est trop écrasante, elle m'étreint trop fort.
Restez, si vous craignez. . . .je descends vers le port.

Fin d'Elizabeth à Corfou.

JOSEPH LE BEUZIT.

ARTISTE ET VIRTUOSE. *(Suite.)*

from p. 55

CHAPITRE V.

Le couple fugitif eut quelques semaines d'ivresse. Comme l'été fut très beau, ils voyagèrent. Durant la grosse chaleur du milieu de la journée, ils s'abritaient dans les bosquets ou dans les ormes des routes, se contant leur amour et se becquetant sans trève.

Quand le soleil baissait, ils prenaient leur volée du côté où le pays leur semblait le plus joli. Au crépuscule, ils faisaient halte à l'entrée de quelque village coquet et s'installaient pour la nuit.

Très souvent des amoureux venaient écouter le chanteur; aux premiers accords, l'homme passait son bras autour de la taille de la jeune fille; celle-ci, peu à peu, gagnée par le charme de la musique et de la nuit langoureuse, appuyait son front sur l'épaule de son camarade; les deux têtes se rapprochaient lentement, les yeux se mouillaient, les lèvres se cherchaient et s'unissaient en un long baiser. A la grande joie de l'alouette, qui disait à son ami :

"Il n'est pas surprenant que je t'aime, puisque tu répands l'amour tout autour de toi, et que tes accents font tomber les filles aux bras des garçons!"

Quelquefois, au moment le plus pathétique du concert, on entendait la voix courroucée d'une mère qui appelait la fille absente :

"Clarisse! où es-tu donc?"

Clarisse répondait très émue :

"Me voilà, maman! J'écoute le rossignol."

"Je vais t'en donner, du rossignol!"

Et la fille se hâtait vers le village, tandis que le jeune homme s'évaporait dans l'ombre.

L'alouette, habituée à se coucher de bonne heure, faisait de grands efforts pour ne pas dormir pendant ces séances musicales qui se prolongeaient fort tard. En revanche, elle avait la coutume populacière de s'éveiller à l'aube et de saluer le soleil par une fanfare à peu de chose près semblable au pirouitt qu'elle trouvait ridicule chez son mari.

L'égoïste rossignol jugeait tout simple de la faire veiller la nuit, mais ne pouvait souffrir qu'elle le dérangeât le matin. Après avoir patienté une quinzaine, il lui dit :

" Ne remue donc pas comme cela dès le point du jour ; j'ai besoin de beaucoup de sommeil, moi. Tu sais que rien n'est fragile comme un gosier d'artiste et que la moindre fatigue peut me casser la voix. Et puis, je t'en supplie, ne pousse pas ces cris aigus — car tu n'as pas, je pense, la prétention d'appeler cela un chant ?"

" Non," répondit-elle avec bonhomie. C'est une sorte d'exercice hygiénique qui me fait du bien à la poitrine."

" Choisis une heure dans la journée," dit-il ; " j'irai faire un tour pendant que tu te livreras à cette gymnastique pulmonaire. Mon oreille ne peut endurer cela."

Elle avait un excellent caractère et accepta de bonne grâce ces remontrances, justes peut-être au fond, mais un peu grossières quant à la forme.

Au cours de leurs excursions, ils arrivèrent au Bois de Boulogne, et s'amusèrent plusieurs jours à voir défiler les voitures dans l'allée des Acacias. Comme c'était la fin de juillet, les grandes mondaines avaient quitté Paris ; mais les horizontales restaient à leur poste, faisant la chasse aux Rastaquoères, très nombreux en cette saison.

Le Rossignol reconnut Sonia dans une belle Victoria toute neuve ; la jeune femme, habillée avec le plus grand chic, avait à son côté une amie laide et mal mise, et lui disait en riant :

"Oui, ma chère, il se marie; il m'a quittée en me donnant l'hôtel et un titre de rente viagère de 20 mille. Demain, je pars pour Trouville avec cet Américain dont je ne peux pas prononcer le nom."

Une nuit, ils s'arrêtèrent près d'une élégante construction de verre entourée d'un treillis de fil de fer, de l'autre côté duquel ils crurent entendre des bruits d'ailes et des pépiements d'oiseaux; mais comme il faisait très-noir, ils ne purent rien distinguer.

Le lendemain, quand le rossignol ouvrit les yeux, l'alouette qui était éveillée depuis longtemps, lui dit:

"Nous sommes près d'un palais rempli d'oiseaux. Entends-les jaser."

"Allons visiter cela," dit-il.

Ils voletèrent autour du treillage en regardant curieusement les habitants du palais de verre. Dans des compartiments séparés se trouvaient les gros oiseaux, les faisans dorés et argentés, ceux de Lady Amherst, les vénérés de la Chine; des canards à reflets d'émeraude et des perroquets rouges, gris, verts, bleus; d'autres tout blancs avec des aigrettes jaune pâle.

Un oiseau noir, fort laid, avait un bec si long, que la pointe en touchait le sol. Le malheureux, accablé par ce lourd fardeau, baissait la tête d'une mine triste et ridicule; il semblait honteux de cet appendice, comme si cela lui eût poussé subitement en une nuit et qu'il n'eût pas encore eu le temps de s'y faire. Le Rossignol se moqua de lui.

Dans d'autres cases, les deux amis virent des oiseaux de proie dont le regard magnétique les fit frémir. L'alouette se recula vivement.

"Tu es bête!" dit le rossignol; "il y a un treillage!"

Plus loin ils virent un compartiment beaucoup plus vaste que les autres, dans lequel était réuni tout un

peuple d'oiseaux variés de petite taille. Il y en avait de très-jolis, parés des couleurs les plus brillantes, la poitrine en or ou en rubis, d'autres couleur de feu, d'autres tout jaunes et qui faisaient beaucoup de bruit.

L'alouette pas fière, causait avec eux, demandait leurs noms.

"Moi," dit l'un, "on m'appelle la Gorge Coupée, à cause de ce mince collier rouge qui entoure ma gorge blanche et qui a l'air d'une blessure sanglante."

"Moi," disait un autre, "je suis la veuve, et je porte ces longues plumes noires à la queue, en signe de deuil."

"Nous sommes les inséparables," dirent ensemble deux petits. "Si mon mari mourait, je mourrais aussitôt," dit très haut la femelle. Et, se penchant à l'oreille du rossignol, elle lui dit tout bas:

"Ce n'est pas vrai, vous savez; je lui fais croire cela. S'il mourait j'en prendrais un autre tout de suite."

"Je suis le Travailleur," dit un laid faiseur d'embarras, très occupé à effilocher du bec et des griffes un bout de corde appendu au treillis et à entortiller l'étoupe autour des mailles de la clôture. "Je fais cela toute la journée; c'est sale et ça ne sert à rien, mais je travaille."

"Moi," dit un autre, "on m'appelle Foudi: suis-je assez beau, hein? regardez-moi; je suis vêtu de pierres précieuses."

"Oui, mais cela ne dure pas," interrompit un oiseau gris. "Dès que l'automme arrive, ce beau plumage tombe."

"Pas possible!" fit l'alouette surprise.

"C'est comme je vous dis. Je le sais bien, moi, puisque je suis sa femelle. C'est un poseur. Il fait le crâne, l'été, mais l'hiver, faut voir comme il baisse le nez!"

"Il est vrai!" dit le foudi avec un soupir. L'hiver je

suis presque aussi laid que mon épouse, qui, elle-même n'est pas plus belle que vous, madame."

"Insolent!" dit l'alouette en allant plus loin interroger d'autres oiseaux.

"Je suis le Cardinal," dit un rouge.

"Et moi je suis le Pape," disait un blanc plein de dignité.

"On m'appelle l'oiseau de Paradis," disait un autre; "je suis le chef-d'œuvre de Dieu!"

"Et vous, la curieuse," demanda un petit à la mine éveillée, qui avait un bec rouge; "qui donc êtes-vous?"

"Je suis une alouette."

"Une alouette!" s'écrièrent cinquante oiseaux à la fois.

"Pouah! que c'est commun! N'approchez pas de notre volière, vous n'êtes pas de notre monde."

L'oiseau au bec rouge l'interpella:

"Et cet autre qui est avec vous et que vous caressez tout le temps? Ce n'est pas votre mari, dites-donc?"

"C'est mon cousin," fit l'alouette avec embarras.

"Son cousin! oh la la! son cousin!" dit le foudi en riant. "Qui est-il? Est-ce qu'il est muet?"

"Muet!" répondit le rossignol avec un sourire expressif; vous verrez ce soir si je suis muet. Je m'appelle Rossignol."

"Allons donc! Moi aussi je suis rossignol."

"Vous, rossignol, avec un bec rouge?"

"Oui, Monsieur, je suis le rossignol du Japon."

"En ce cas nous sommes cousins. Est-ce que vous chantez?"

"Un peu," fit le Japonais; et il lança quelques notes assez rondes.

"C'est tout?"

"Oui."

" La voix est bonne," dit l'ami de l'alouette, " mais ce n'est pas ça. Ecoutez-moi."

Il exécuta un trait à grand effet.

" Mes compliments, cousin !" fit le Japonais.

" Que c'est beau !" s'écrièrent plusieurs oiselettes.

Une perruche verte à tête rouge vint s'accrocher aux mailles du treillis et dit avec feu :

" Chantez encore, Monsieur, je vous en prie !"

Le rossignol recommença, mais une douzaine de serins se mirent à chanter en même temps que lui.

" On fait trop de bruit," dit le virtuose. " Si l'on veut bien m'écouter en silence, je donnerai un concert ce soir à neuf heures."

" Charmant ténor," dit la perruche, " je voudrais que la journée fût passée !"

Et, s'approchant du treillage où le rossignol était cramponné, elle s'accrocha à la même maille posant amoureusement sa patte sur celle du chanteur. Ce petit manège n'échappa point à l'alouette. Appelant son ami :

" C'est l'heure du déjeuner, Ernest," dit-elle, allons chercher notre nourriture.

" Tu t'appelles Ernest ?" dit la perruche ; " quel nom ravissant ! Qu'est-ce que tu manges, Ernest ?"

" Des petits insectes, des vers," répondit-il.

" Nous avons de tout ici," reprit la perruche. Veux-tu des vers de farine vivants ?" L'œil d'Ernest brilla de convoitise. " Tu aimes ça, dis ? Je vais t'en donner."

Et, à plusieurs reprises la perruche apporta des vers frétillants qu'elle mettait elle-même dans le bec du rossignol. Celui-ci trouvait le jeu charmant, mais l'alouette prit un air de victime.

" Qu'a donc ta cousine ?" demanda la perruche.

" Ce n'est pas ma cousine," répondit-il avec fatuité. " C'est. . . .

La perruche l'interrompit: "Fi donc! tu devrais avoir honte d'avouer une liaison pareille."

"Elle a quitté son mari pour me suivre," dit-il.

"Tu en trouveras bien d'autres qui abandonneront tout pour toi," dit-elle, "mais il faut savoir choisir."

Elle faisait, en parlant, chatoyer son plumage d'émeraude et sa couronne de rubis. Le rossignol, en la comparant à l'alouette, trouvait celle-ci bien insignifiante. Cependant, son amour était encore trop récent pour qu'il le reniât tout d'un coup.

Voyant son amie si triste, il se sentit entraîné vers elle d'un élan irrésistible et quitta la perruche sans lui dire adieu.

L'alouette commit la faute de bouder et de montrer son dépit.

"Elle n'est guère belle, ta perruche," dit-elle aigrement. "Quel vilain nez crochu! Et quelle toilette voyante! ce vert crû et ce rouge criard, cela hurle! Quel goût! on voit bien qu'elle vient des pays chauds."

"J'aime assez les couleurs franches," répondit le rossignol. "Elle se connaît en musique, cette personne; et puis, elle cause très bien, elle a de l'instruction."

"Elle a tant voyagé! Quelle dévergondée! S'est-elle assez jetée à ta tête, hein! Elle a dû te dire du mal de moi."

"Au contraire," répondit le chanteur hypocritement; "elle te trouve charmante."

"Eh bien, moi, je la trouve laide et mal élevée, tu peux lui dire cela de ma part."

Dans le courant de la journée, le rossignol revint à la volière, comme par hasard, et causa longuement avec son exotique connaissance. Ils se racontèrent leur vie, leurs aspirations. Elle était passionnée de musique. De temps à autre elle suppliait Ernest de chanter pour

elle; il fredonnait une roulade et se taisait, se ménageant pour le concert du soir.

" Que n'ai-je de la voix!" disait-elle; et elle essayait de chanter, ne réussissant à émettre qu'un son rauque de crécelle. Lui, pour la flatter, disait:

" La voix est bonne; avec un bon maître et de l'étude vous pouvez arriver...."

" Si tu voulais me donner des leçons," disait elle, " je ferais pour toi tout ce que tu voudrais!"

Et, tournant de l'œil, comme en extase, elle répétait en accentuant chaque mot: " Tout ce que tu voudrais, Ernesto!"

" Je serais très heureux," répondait-il un peu timide, " de vous donner quelques conseils." Il n'osait la tutoyer.

" Pourquoi ne viens-tu pas demeurer ici?" fit-elle.

" En prison, jamais! s'écria le rossignol. " Et d'ailleurs comment entrer?"

Elle répondit: " Rien de plus simple: le gardien vient deux fois par jour nous apporter à manger et à boire; il est facile d'entrer ou de sortir lorsqu'il ouvre la porte. Plusieurs oiseaux se sont échappés ainsi; mais au bout de deux ou trois jours, ils sont revenus. Car nous vivons ici dans le plus grand luxe."

" Oui, mais la liberté!" dit le rossignol d'un accent qui surprit l'étrangère.

" On serait si bien," reprit-elle, pour les leçons de musique, et pour causer!"

Elle soupira. Soit qu'il fût un peu bête, soit qu'il aimât encore l'alouette, le rossignol ne comprit pas.

" Il faut que j'aille retrouver Sophie," dit-il; nous commencerons vos leçons demain matin."

" Cher Ernest!" soupira la perruche, " quelle jouissance j'éprouverai ce soir à t'écouter et comme je vais t'applaudir!"

Elle lui tendit le bec à travers les mailles de la clôture.

L'alouette eut le tort de voir ce baiser, et fit une scène à son ami. Cette fin de journée leur parut bien longue à tous deux.

Le soir le rossignol chanta devant la grande volière du Jardin d'Acclimatation. Excité par ce public d'élite, il se surpassa et fut prodigieux de virtuosité. Il dit avec grand style un andante dont il chanta les passages tendres en faisant de l'œil à la perruche. Celle-ci, tout contre le treillis, poussait des acclamations :

"Bravo ! bravissimo ! délicieux ! divin !

C'était vraiment très beau, et le succès fut immense. Toutes les femelles en perdirent la tête ; l'oiselle de Paradis s'arracha une plume qu'elle jeta au ténor. Les mâles se montrèrent plus réservés dans leur approbation.

La perruche, sortant sa tête du treillis, au risque de s'étrangler, becquetait l'artiste sans aucune pudeur.

"Chanteur divin !" criait-elle, je t'aime, je suis à toi. Demain tu entreras ici et je serai ton esclave pour la vie ! Viens ! Tu ne sais pas tous les trésors d'amour que renferme le cœur d'une fille des tropiques."

Ce langage et un dernier baiser qu'elle lui donna mirent le feu dans le corps du rossignol ; il promit tout ce qu'elle voulut.

Quand les habitants de la volière furent endormis, l'alouette dit à son ami :

"Quittons ce bois, Ernest ! Je suis trop malheureuse. Partons à l'instant."

"Tu peux t'en aller si tu veux," répondit-il ; "moi je m'amuse et je reste."

Elle lui fit d'amers reproches : elle lui avait sacrifié son honneur, sa position, la fleur de sa jeunesse, &c., &c.

"Laisse-moi tranquille !" répondit-il en lui tournant le dos ; "tu m'ennuies !"

Et il s'endormit immédiatement.

Le lendemain, dès qu'il s'éveilla, l'alouette revint à la charge et lui dit en pleurant :

" Je t'en supplie, mon amour, ne restons pas au milieu de ces séductrices qui te détachent de moi ! "

Calmé par le repos d'une longue nuit, le rossignol était revenu à des sentiments meilleurs. Il caressa gentiment l'affligée et lui dit :

" Oui, nous allons partir ; n'aie plus de chagrin, Sophie. Toutes ces brillantes oiselles, vois-tu, c'est bon pour rire un brin. Mais c'est toi que j'aime. Nous sommes liés pour la vie."

L'alouette était transportée de joie.

" Oh oui ! " disait-elle, " pour la vie. Partons tout de suite."

" Il faut aller leur dire adieu," reprit le rossignol ; " ils ont été si aimables pour moi hier soir."

L'alouette s'assombrit et dit d'un ton résigné :

" Va sans moi ; j'aime mieux ne pas revoir cette méchante étrangère."

Il alla seul et la perruche l'accueillit à paroles pressées :

" Ah ! c'est toi. Il n'est que temps. Voici le gardien qui ouvre la porte....suis-le sur les talons, vite ! "

" Mais," balbutia le rossignol, " je viens vous dire adieu."

" Dépêche-toi, ne fais pas la bête....Entre. Bon ! Ça y est....viens sur mon cœur....je t'aime ! "

En effet, le rossignol, dominé par une volonté supérieure, avait obéi machinalement ; il avait suivi le gardien et la porte de la volière s'était refermée sur eux.

EDWARD DESSOMMES.

(A suivre.)